



**Germanica**

30 | 2002

Images de la jeunesse dans la littérature allemande au  
XXe siècle

---

## Louise, un modèle pour la protagoniste d'*Effi Briest* ?

*Luise, ein Vorbild für Effi Briest in Fontanes gleichnamigem Roman ?*

**Michel Grimberg**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2150>

DOI : 10.4000/germanica.2150

ISSN : 2107-0784

### Éditeur

Université de Lille

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2002

Pagination : 9-22

ISBN : 9782913857070

ISSN : 0984-2632

### Référence électronique

Michel Grimberg, « Louise, un modèle pour la protagoniste d'*Effi Briest* ? », *Germanica* [En ligne], 30 | 2002, mis en ligne le 16 juillet 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2150> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2150>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Louise, un modèle pour la protagoniste d'Effi Briest ?

*Louise, ein Vorbild für Effi Briest in Fontanes gleichnamigem Roman ?*

Michel Grimberg

---

- 1 Le lecteur familier de Theodor Fontane sait que l'éducation constitue un thème récurrent dans son œuvre narrative. Pour cet auteur, qui met volontiers en scène des pasteurs et des parents dans leur rôle d'éducateurs, il ne s'agit pas tant d'une éducation comprise comme une culture générale transmise par l'institution scolaire que d'un ensemble de valeurs et de normes de comportement permettant aux jeunes personnages de s'orienter ensuite dans leur vie d'adulte. Les éducateurs, faisant figures de modèles dont on peut s'inspirer, remplissent alors une fonction primordiale, car les jeunes gens prennent avant tout appui sur ces références humaines. L'éducation, ainsi définie, fait partie des thèmes centraux d'*Effi Briest*<sup>1</sup>; elle est couplée avec une interrogation sur la responsabilité des uns et des autres dans la trajectoire tragique de la protagoniste. Le tout premier dialogue entre Effi et sa mère suggère l'importance de cette thématique :

« Effi, au fond, tu aurais peut-être dû devenir écuyère. Toujours sur ton trapèze, toujours une fille de l'air. Je crois presque que tu aimerais ce genre de chose. » /  
 « Peut-être bien maman. Mais s'il en était ainsi, à qui la faute ? Je tiens cela de qui sinon de toi ? Ou alors de papa, crois-tu ? Tu vois, cela te fait rire toi aussi. »  
 (Effi, eigentlich hättest du doch wohl Kunstreiterin werden müssen. Immer am Trapez, immer Tochter der Luft. Ich glaube beinah, daß du so was möchtest.  
 «/»Vielleicht, Mama. Aber wenn es so wäre, wer wäre schuld ? Von wem hab' ich es ? Doch nur von dir. Oder meinst du von Papa ? Da mußt du nun selber lachen. I,  
 5)

- 2 Dans la ligne qui suit, Effi se plaint de porter des vêtements de garçon ; elle redoute qu'on ne lui remette bientôt ses habits de petite fille et qu'elle se mette alors à faire « À cheval sur mon bidet » sur les genoux du colonel Goetze. Et ce premier dialogue s'achève à nouveau par une accusation où responsabilité et éducation sont entremêlées : « C'est ta faute. Pourquoi n'ai-je pas de belles toilettes ? Pourquoi ne fais-tu pas de moi une dame ? » (Du bist schuld. Warum kriege ich keine Staatskleider ?

Warum machst du keine Dame aus mir ? *Ibid.*). Au milieu du roman, lors de la soirée qui voit Effi succomber, sur le chemin du retour, aux avances du major Crampas, Cora, une jeune coquette de quatorze ans, à qui Effi se compare, s'assoit sur les genoux d'« oncle Crampas » et le pasteur Lindequist, responsable de l'éducation de Cora, se fait vertement tancer par Sidonie von Grasenabb, une vieille fille bigote, qui s'offusque de ce comportement scandaleux : « Quoi qu'il en soit, les responsables principaux sont les parents et les éducateurs. » (Es bleibt dabei, die Hauptschuld tragen die Eltern und Erzieher. XIX, 172). À la dernière page du roman, un mois après le décès d'Effi, sa mère s'interroge en présence de son époux sur leurs responsabilités, indiquant que Niemeyer, le pasteur qui s'occupait de l'éducation d'Effi, n'était qu'un « zéro » (eine Null) et qu'ils « auraient peut-être dû élever [Effi] dans une discipline plus sévère » (Ob wir sie nicht anders in Zucht hätten nehmen müssen. XXXVI, 336-7). Elle reprend là le terme de *Zucht* employé à plusieurs reprises, dans la scène que nous venons d'évoquer, par Sidonie pour stigmatiser l'époque : « Aucune discipline, c'est la marque de notre époque. » (Keine Zucht. Die Signatur unserer Zeit. XVIII, 168 ; également XIX, 172). On sait le soin mis par Fontane à la construction de ses romans et ce n'est évidemment pas un hasard si cette thématique se trouve abordée au tout début, au milieu et à la toute fin de l'histoire. Nous chercherons à comprendre ici sur quelles valeurs la protagoniste s'appuie et quel rôle joue sa mère, qui est son seul modèle féminin.

- 3 Le roman, si abondamment commenté<sup>2</sup>, s'ouvre par le mariage d'Effi, arrangé par ses parents, et plus particulièrement par sa mère. Effi, qui est présentée comme appartenant encore au monde de l'enfance, est précipitée dans une vie de couple à laquelle sa mère estime qu'elle a été préparée. Pourquoi accepte-t-elle, alors qu'elle n'a pas encore dix-sept ans, d'être fiancée à un homme qu'elle a vu pour la première fois deux jours seulement avant qu'il ne formule sa demande en mariage ? Pourquoi accepte-t-elle de l'épouser quelques semaines plus tard ? Fidèle à sa conception du roman réaliste, Fontane livre dans les tout premiers chapitres d'*Effi Briest* les éléments qui doivent organiser l'œuvre dans sa totalité. Les parents d'Effi, le propriétaire terrien et *Ritterschafts*rat von Briest et son épouse Louise, née von Belling, considèrent la proposition du baron Geert von Innstetten comme particulièrement séduisante. Quelles peuvent être leurs raisons ? Effi est très jeune et pourrait donc encore attendre avant de se marier. Innstetten a, au jour près, le même âge que Louise, trente-huit ans (I, 8). Il a donc vingt et un ans de plus qu'Effi. Si un tel écart était courant dans les milieux aristocratiques au XVIII<sup>e</sup> siècle, il est en revanche devenu très rare dans le dernier quart du siècle suivant<sup>3</sup> (le roman commence sans doute en 1878<sup>4</sup>). Innstetten n'a plus de famille et n'a aucune fortune personnelle. C'est, apprend-on au cours des deux premiers chapitres, un bel homme, un homme de caractère et de bonne moralité, un homme de principes. Il est chef de district (*Landrat*) à Kessin, en Poméranie. Il est très bien vu de Bismarck et de l'empereur Guillaume I<sup>er</sup> : une très belle carrière politique semble donc s'ouvrir devant lui. Les parents nourrissent à l'évidence un désir d'ascension sociale pour leur fille unique. Ils pensent également qu'Effi et Geert formeront un couple modèle (la mère : « so werdet ihr eine Musterehe führen » IV, 31). Le père Briest continue au reste de le penser à la fin du roman (« Schade, daß die dumme Geschichte dazwischenfahren mußte. Eigentlich war es doch ein Musterpaar. » XXXVI, 330). Toutefois, les choses ne sont pas si simples. Fontane, qui s'est inspiré d'un fait divers, a considérablement modifié plusieurs éléments de cette affaire<sup>5</sup> ; ainsi la différence d'âge entre Effi et Innstetten, qui n'est que de cinq ans entre les acteurs du « scandale », Else von Plotho et Armand von Ardenne, doit être sensiblement accrue

dans la mesure où Fontane fait du baron Innstetten l'ancien prétendant de la mère d'Effi. Cette modification, qui porte à conséquences, n'est jamais problématisée dans le roman ; elle est simplement fournie au début, puis effleurée à trois endroits. Au cours du premier chapitre, Effi raconte l'histoire par bribes à ses amies. Louise et Geert avaient à l'époque moins de vingt ans et s'aimaient, d'après Effi, d'un amour réciproque. Toutefois lorsque Briest demanda la main de Louise, cette dernière accepta car Briest était propriétaire terrien et *Ritterschaftsrat*. Innstetten quitta alors l'armée, fit de brillantes études de droit, se distingua pendant la guerre contre la France où il obtint pour son courage la Croix de Fer, puis réintégra son administration. Un peu plus loin, le narrateur rapporte les pensées de Louise von Briest le jour des fiançailles de sa fille en ces termes : « elle n'avait pu être [l'élue], et sa fille l'était, maintenant, à sa place – tout compte fait, c'était aussi bien, voire peut-être mieux » (*sie hatte es nicht sein können, nun war es statt ihrer die Tochter – alles in allem ebensogut oder vielleicht noch besser*. III, 16). Ensuite, c'est la femme du pasteur Niemeyer, qui reprend la constatation en lui donnant un tour très critique : « Puisque ce ne pouvait être la mère, il faut que ce soit la fille. C'est bien connu. Les vieilles familles sont toujours solidaires, et l'argent va à l'argent. » (*Wenn's die Mutter nicht sein konnte, muß es die Tochter sein. Das kennt man. Alte Familien halten immer zusammen, und wo was is, kommt was dazu*. III, 17). Le lendemain des noces, dans la conversation où ce thème est abordé pour la dernière fois, Briest dit que, contrairement à Effi, sa femme aurait certainement été l'épouse idéale d'Innstetten (« Du, nun ja, du hättest dazu getaugt. Überhaupt hättest du besser zu Innstetten gepaßt als Effi. » V, 38) : Louise lui déclare alors « qu'il ne sert à rien de revenir sans cesse à des histoires de jeunesse. » (*Jetzt ist er mein Schwiegersohn, und es kann zu nichts führen, immer auf Jugendlichkeiten zurückzuweisen*. V, 38). Le narrateur semble ainsi suggérer qu'Effi a épousé Innstetten à la place de sa mère (« statt ihrer »). Le nom choisi par Fontane paraît l'indiquer : Innstetten = *instead of*<sup>4</sup>.

- 4 À la question posée dans le premier dialogue par Effi (« Pourquoi ne fais-tu pas de moi une dame ? »), Louise ne répond pas et se contente d'une autre question : « Le souhaites-tu ? » (*Möchtest du's ?* I, 5). La réponse d'Effi (« Nein ») n'empêche pas sa mère de lui proposer quelques minutes plus tard d'épouser Innstetten ; elle lui demande de façon toute rhétorique si elle est d'accord, mais le narrateur ne la laisse pas répondre et les premières paroles prononcées au cours de cette scène ne sont pas celles que le lecteur pourrait attendre – une réponse d'Effi, quelques mots d'Innstetten ou de Briest qui viennent de rejoindre Effi et sa mère –, mais le célèbre appel<sup>7</sup> lancé par son amie d'enfance Hertha qui clôt le second chapitre : « Effi, komm ». Le troisième chapitre s'ouvre par l'annonce des fiançailles formulée au plus-que-parfait afin de souligner l'ellipse, l'omission de la réponse : « Le jour même, le baron Innstetten s'était fiancé avec Effi Briest » (*Noch an demselben Tage hatte sich Baron Innstetten mit Effi Briest verlobt*. III, 16). On notera que c'est le baron qui se fiance et non pas Innstetten et Effi. Cette dernière ne s'est pas prononcée, elle ne peut pas être le sujet de ses propres fiançailles, elle n'en est que l'objet. Elle accepte ce que ses parents et Innstetten proposent. Toutefois, Effi fournit des raisons expliquant son choix au cours de deux conversations, d'une part avec ses amies, d'autre part avec sa mère. Vis-à-vis de ses compagnes de jeu et d'école, les jumelles Hertha et Bertha, filles du maître d'école et de musique Jahnke, et Hulda Niemeyer, fille unique du pasteur du village, elle insiste sur les qualités de l'époux idéal : il doit être noble, avoir une bonne situation et être beau et viril. Quelques semaines après les fiançailles, Effi reprend dans un entretien avec sa

mère les mêmes arguments, indiquant qu'elle préfère de loin Innstetten à son cousin, le jeune sous-lieutenant Dagobert von Briest, qui n'est encore qu'un enfant à ses yeux, alors qu'Innstetten est un homme avec lequel elle fera son chemin dans le monde. Dans la dernière conversation entre Effi et sa mère avant le mariage, cette dernière, inquiète, lui indique qu'il est encore temps qu'elle renonce à ce mariage si elle n'aime pas Innstetten (« Hast du was auf deinem Herzen ? Noch ist es Zeit. Liebst du Geert nicht ? » IV, 34). Effi répond qu'elle l'aime comme elle aime ses amies, ses parents, Niemeyer, bref toutes les personnes de son entourage qui lui veulent du bien. Elle répond donc à côté, elle ignore ou plutôt fait semblant d'ignorer ce que peut être l'amour que porte une femme à un homme. Elle a hérité la vision de son père sur les hommes et les femmes (« "Weiber weiblich, Männer männlich" – das ist, wie ihr wißt, einer von Papas Lieblingssätzen » I, 7) et surtout, même si elle le nie, sa conception de l'amour.

« [...] je suis pour l'égalité et naturellement aussi pour la tendresse et l'amour. Et si l'amour et la tendresse sont impossibles, parce que l'amour, comme dit papa, c'est du blabla (mais je ne le crois pas), eh bien, je suis alors pour la richesse et une maison aristocratique [...] »

([...] ich bin für gleich und gleich und natürlich auch für Zärtlichkeit und Liebe. Und wenn es Zärtlichkeit und Liebe nicht sein können, weil Liebe, wie Papa sagt, doch nur ein Papperlapapp ist (was ich aber nicht glaube), nun, dann bin ich für Reichtum und ein vornehmes Haus, ein ganz vornehmes [...]. IV, 31)

- 5 Plus tard, elle avouera n'avoir jamais aimé son amant, le major Crampas. On relève également que la question de Louise indique qu'il lui paraît évident que sa fille, qui connaît à peine Innstetten, aime déjà son futur mari. Le lecteur peut légitimement se demander comment cela pourrait être possible. Le narrateur ne nous a pas fait assister à un coup de foudre, bien au contraire. Ayant aimé Innstetten alors qu'elle était à peine plus âgée que sa fille, pense-t-elle qu'Effi ne peut que l'imiter ? A-t-elle éduqué Effi pour qu'un jour elle fasse ce qu'elle-même n'a pas voulu ou pu faire ? Et dans ce cas comment se positionne Effi par rapport à cette mère qui est son unique modèle féminin ? Peut-on parler d'une relation de rivalité entre la mère et la fille ?
- 6 Le nom de la protagoniste fournit plusieurs indications : Effi n'est pas un prénom complet, c'est un diminutif, un *petit* nom aux connotations affectives, qui suggérerait qu'Effi restera toujours une enfant ; dans le titre même du roman, Fontane omet également la particule nobiliaire *von*<sup>8</sup>, ce qui maintient le personnage dans un statut social indéfini. On notera aussi que Fontane utilise *Rufname* – et c'est un hapax dans toute son œuvre narrative<sup>9</sup> – et non la désignation usuelle *Vorname* pour introduire le prénom Effi (« [...] die Tochter, die den Rufnamen Effi führte [...] » I, 4), renforçant ainsi l'impression qu'Effi est plus un « objet », voire un animal familier qu'on appelle, qu'un « sujet » qui agit – on pense inévitablement à la formule injonctive si prégnante qui encadre l'action du roman et l'existence de l'héroïne : « Effi, komm ». Le nom fait également penser à *Äffi* (*Äffchen*) et participe ainsi du champ sémantique de l'imitation. En outre, si Innstetten l'appelle parfois *meine kleine Eva*, c'est sans doute parce que sa « grande Ève », sa *première* femme aimée, s'appelait Louise. Cette dernière porte, quant à elle, un prénom de princesse et de reine : Louise (Henriette) était la première épouse du Grand Électeur et Louise, mère du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV et de l'empereur Guillaume I<sup>er</sup>, a été la seule reine de Prusse à jouir d'une réelle popularité<sup>10</sup> ; le roman commence, rappelons-le, par les mots suivants « Face au manoir de Hohen-Cremmen, où la famille von Briest demeurait dès l'époque de l'Électeur Georges-Guillaume... » (In Front des schon seit Kurfürst Georg Wilhelm von der Familie von

Briest bewohnten Herrenhauses zu Hohen-Cremmen... I, 3). Georges-Guillaume était le père du Grand Électeur Frédéric-Guillaume.

- 7 Le narrateur dit également dès le premier chapitre qu'on « l'appelait la "petite", ce dont elle devait s'accomoder, car sa svelte et jolie maman la dépassait encore d'un pouce » (Man nannte sie die "Kleine", was sie sich nur gefallen lassen mußte, weil die schöne, schlanke Mama noch um eine Handbreit höher war. I, 4-5). Mais cette indication reste sans suites – à aucun endroit, Effi n'est appelée ainsi –, et on peut en déduire que le narrateur insiste d'emblée sur une différence entre la mère et la fille, qui trouve son sens dans l'économie du roman : lorsque Briest dit de sa femme qu'elle était certainement l'épouse idéale pour Innstetten, il souligne qu'Effi n'est pas et ne sera pas à la hauteur (on ne peut s'empêcher de penser en l'occurrence à l'expression allemande « jmdm./einer Sache *gewachsen* sein »). Quand Louise apprend à Effi qu'Innstetten a demandé sa main, elle lui laisse entendre que c'est un excellent parti qui lui permettra de tenir un rang « à vingt ans, auquel d'autres accèdent à quarante. Tu feras bien mieux que ta maman » (so stehst du mit zwanzig Jahren da, wo andere mit vierzig stehen. Du wirst deine Mama weit überholen. II, 15). Elle souligne ici la possibilité d'une ascension sociale qu'elle-même n'a pas connue ; Effi ne la connaîtra de fait que très provisoirement. Dans un autre registre, Effi porte le jour de ses fiançailles une robe de « marin » à la mode anglaise (I, 4) qu'elle revêt à nouveau à son retour à Hohen-Cremmen, dans la maison familiale ([...] Effi – die wieder, wie damals an ihrem Verlobungstage mit Innstetten, ein blau- und weißgestreiftes Kittelkleid [...] trug. XXXIV, 317). En insistant sur cette robe qui ressemble, d'après Effi, à une tenue de garçon (*Jungkittel*, I, 5) le narrateur souligne la trajectoire de la protagoniste qui, quelque douze ans après être partie, revient, brisée et malade, revêtir une dernière fois ses habits de jeune fille avant de mourir, comme pour signifier qu'elle n'est jamais vraiment sortie du monde de l'enfance, qu'elle est restée sous l'emprise de sa mère. Le début du tout premier dialogue entre Effi et sa mère, cité plus haut, semble indiquer que l'une et l'autre pensent qu'Effi a plus hérité de sa mère que de son père. C'est aussi ce qu'affirme Jahnke (« Jahnke hat ganz recht, wenn er immer sagt, du hättest zuviel von dem Bellingschen in dir, von deiner Mama her. » II, 13). Enfin, rappelons qu'Effi est, physiquement, « tout le portrait de sa mère ». Le docteur Rummschüttel, qui a connu Louise jeune fille, nous l'apprend aux deux tiers du roman : (Am andern Morgen erschien Geheimrat Rummschüttel. Frau von Briest empfing ihn, und als er Effi sah, war sein erstes Wort : « Ganz die Mama. » XXIII, 225). Effi est une petite Louise : elle est en miniature le portrait physique et psychologique de sa mère, elle est habillée comme une enfant à dix-sept comme à vingt-neuf ans, et se trouve affublée d'un petit nom enfantin. À plusieurs reprises, dans des conversations avec son époux, Louise insiste sur la petitesse d'Effi en la qualifiant de « petite personne » (phantastische kleine Person, IV, 29 ; geistreiche kleine Person, V, 41 ; eine sehr schlaue kleine Person, XXIV, 243). Elle émet aussi des jugements négatifs sur le caractère d'Effi ; elle la trouve influençable, faible, allant là où le courant l'entraîne (XXIV, 243-244). On relèvera qu'Innstetten emploie des termes semblables : « Tu es une petite femme charmante, mais la fermeté n'est pas vraiment ta spécialité » (Du bist eine reizende kleine Frau, aber Festigkeit ist nicht eben deine Spezialität. XX, 184). Quant à Effi, les jugements qu'elle porte sur sa mère sont éloquents :

Ne trouvez-vous pas que c'est vraiment une belle femme ? Et cette façon de savoir tout faire, d'être toujours si sûre et avec cela si distinguée, et jamais inconvenante comme papa. Si j'étais un jeune sous-lieutenant, je tomberais amoureux de maman.

(Sie ist doch eigentlich eine schöne Frau, findet ihr nicht auch ? Und wie sie alles so weg hat, immer so sicher und dabei so fein und nie unpassend wie Papa. Wenn ich ein junger Leutnant wäre, so würd ich mich in die Mama verlieben. I, 9).

- 8 Après quelques semaines à Kessin, c'est encore à sa mère qu'elle se compare en soulignant l'écart qui les sépare :

Hélas, je ne suis pas du tout capable de jouer à la grande dame. C'est Maman qui aurait été à sa place ici, elle aurait donné le ton, comme il revient à une épouse de chef de district, et Sidonie Grasenabb n'aurait eu que louanges pour elle et ne se serait pas inquiétée de savoir si elle est croyante ou pas. Mais moi... je suis une enfant et le resterai certainement.

(Ach, ich taue doch gar nicht für eine große Dame. Die Mama, ja, die hätte hierher gepaßt, die hätte, wie's einer Landrätin zukommt, den Ton angegeben, und Sidonie Grasenabb wäre ganz Huldigung gegen sie gewesen und hätte sich über ihren Glauben oder Unglauben nicht groß beunruhigt. Aber ich... Ich bin ein Kind und werd es auch wohl bleiben. IX, 77).

- 9 Ainsi Louise von Briest domine sa fille par le nom, la taille, la tenue vestimentaire, la capacité à tenir son rang. D'après Effi, elle exerce même une grande influence sur son époux, ce dont Effi sera bien incapable : « Avec papa, elle a toujours su imposer ses vues. » (Dem Papa gegenüber hat sie alles durchsetzen können. XXII, 210) ; elle a également été amoureuse d'Innstetten avant d'épouser Briest, préférant un mariage de raison à un mariage d'amour. Effi n'a pas comme sa mère le choix entre un prétendant amoureux et un homme mûr établi dans la société ; elle n'a que l'homme mûr, ancien amant de sa mère. Elle n'a donc pas vécu ce temps de la rencontre, de l'énamoration, de l'hésitation, puis du choix. Dédaignant le cousin Dagobert, qui est tombé amoureux de sa « jolie cousine », elle donne sa préférence à un mariage de raison avec Innstetten. Fascinée par toutes les vertus incarnées par sa mère, cherchant à se valoriser dans cette relation spéculaire, elle cherche à reproduire, voire à *singer* (Effi/Äffi) le comportement de son seul modèle féminin. En outre, c'est Louise qui insiste dès le premier dialogue sur des activités pratiqués par les gens du cirque (*Trapez, Kunstreiterin*), qui tendraient à suggérer que l'éducation qu'elle dispense relève du dressage. Là encore, on soulignera un point commun entre Innstetten et Louise : après l'entretien avec sa fille, Effi constate que son ex-époux « avant d'envoyer l'enfant, l'a dressée comme un perroquet en lui apprenant à dire "si j'ai la permission" » (und ehe er das Kind schickt, richtet er's ab wie einen Papagei und bringt ihm die Phrase bei, wenn ich darf. XXXIII, 313).
- 10 Si Effi remarque, juste avant la demande en mariage (I, 13), qu'Innstetten pourrait être son père, on ne peut pas dire que l'image paternelle joue un rôle déterminant. Grâce à Briest, elle est très consciente de son origine noble<sup>11</sup> ; mais, contrairement à lui, elle exprime à plusieurs reprises du mépris pour les gens d'origine sociale inférieure, par exemple vis-à-vis de ses amies<sup>12</sup>, d'une tante berlinoise<sup>13</sup> ou de M<sup>me</sup> Crampas<sup>14</sup>. La célèbre formule de Briest « *Es ist ein (zu) weites Feld* »<sup>15</sup> tombe la plupart du temps pour éviter de problématiser les relations homme-femme, notamment à l'intérieur de son propre couple et de celui de sa fille. Sous la bonhomie et la jovialité se cache un homme retiré du monde, menant sa vie de propriétaire terrien, peu désireux de réfléchir avec sa femme ou sa fille aux problèmes auxquels les uns et les autres se trouvent confrontés.
- 11 On sait peu de choses sur l'éducation prodiguée par le pasteur Niemeyer, que Louise désigne comme un des responsables possibles du destin tragique de sa fille car « il ne tranche aucune question » (Denn Niemeyer ist doch eigentlich eine Null, weil er alles in Zweifel läßt. XXXVI, 337). Lorsqu'Effi réfléchit sur sa relation adultère, elle se



remémore les paroles du pasteur. Elle constate que sa « faute ne pèse pas sur son âme », qu'elle n'éprouve pas de « repentir véritable », ni de « réelle honte » ; cette incapacité à ressentir le sentiment juste, qui conviendrait à la situation, la torture car Niemeyer lui a dit un jour que c'était ce sentiment-là qui comptait pour se protéger du Diable<sup>16</sup>. Et ce n'est que lorsqu'elle expie sa faute à travers sa lente agonie – en se soumettant finalement aux valeurs répressives dominantes – qu'il lui promet qu'elle ira au paradis après sa mort<sup>17</sup>.

- 12 Innstetten apparaît dès le départ dans la posture de l'éducateur. Il transforme son voyage de noces en cours accéléré de culture générale, en vain. Effi se montre rétive. Ni la peinture ni l'architecture ne l'intéressent ; ce sont des arts trop sérieux. En revanche, elle se passionne pour le théâtre, pour la comédie. C'est un motif du roman ; elle doit jouer en permanence la comédie pour ne pas éveiller les soupçons de son mari. Mais, à un niveau plus général, ses parents aussi jouent une sorte de comédie ; les mariages de raison ne peuvent que mener à une certaine hypocrisie. L'instrument principal d'Innstetten est un fantôme, un motif narratif qui souligne encore s'il en était besoin le côté infantile d'Effi. C'est Crampas qui fournit à Effi une des significations du fantôme du Chinois<sup>18</sup> qui hante sa maison. Innstetten s'en servirait pour l'éduquer, plus exactement pour la surveiller et – même si ce n'est pas dit en termes très explicites – pour l'empêcher de le tromper :

« Une jeune femme est une jeune femme, et un chef de district un chef de district. Il se déplace souvent dans tout l'arrondissement, et alors la maison est isolée et inhabitée. Mais un tel fantôme fait office de chérubin muni de son épée... »

(Eine junge Frau ist eine junge Frau, und ein Landrat ist ein Landrat. Er kutschiert oft im Kreise umher, und dann ist das Haus allein und unbewohnt. Aber solch Spuk ist wie ein Cherub mit dem Schwert... XVI, 149).

- 13 L'éducation dispensée par celui que Crampas appelle le « pédagogue né » (der geborene Pädagog, *ibid.*) est fondée sur la terreur. Le « tremblement nerveux » (nervöses Zucken II, 16) dont Effi est saisie lors de la demande en mariage se transforme quelques semaines plus tard en sentiment de peur incontrôlable : « il [= Innstetten] me fait peur » (ich fürchte mich vor ihm IV, 35) avoue-t-elle à sa mère. Innstetten le sait et il en joue à merveille en instaurant peu à peu (VI-IX) un climat d'effroi autour de la figure du Chinois qui, selon Fontane, constitue un « pivot de toute l'histoire »<sup>19</sup>. Effi s'émancipe, dans une certaine mesure, de cette terreur, puisqu'elle trompe pendant trois mois Innstetten ; cette relation constitue le moment de révolte contre son époux, mais également contre ceux qui l'ont mariée, et au premier chef, sa mère. Si Effi est capable de commettre l'adultère sans aimer Crampas, c'est bien entendu en dépit de son éducation, grâce à son tempérament d'« enfant de la nature » (*Naturkind*), comme la nomme son père. C'est aussi parce que cette aventure lui permet, dans une certaine mesure de rattraper une adolescence qu'on lui a volée ; au reste, elle propose même à Crampas de fuir<sup>20</sup>. Pendant sa relation avec Crampas, elle utilise le fantôme du Chinois comme métaphore de sa mauvaise conscience :

Une fois, [...], elle eut l'impression que quelqu'un la regardait par dessus son épaule. Mais elle se ressaisit rapidement. « Je sais bien ce que c'est ; ce n'était pas lui » et elle désigna avec son doigt la pièce hantée à l'étage au-dessus. « C'était autre chose... ma conscience... Effi, tu es perdue ». »

(Einmal [...] war es ihr, als sähe ihr wer über die Schulter. Aber sie besann sich rasch. « Ich weiß schon, was es ist ; es war nicht der », und sie wies mit dem Finger nach dem Spukzimmer oben. « Es war was anderes... mein Gewissen... Effi, du bist verloren. » XX, 191).



- 14 Pour expliquer qu'Effi a gardé les lettres de Crampas, qui ne sont en fait que de petits billets peu intéressants, on rappelle en général le goût du risque dont fait preuve Effi, notamment dans ses jeux (balançoire, *midshipman*)<sup>21</sup>. Du point de vue de la construction narrative, on peut penser que le motif du Chinois recèle une dynamique qui perdure après le déménagement à Berlin. En quittant Kessin, Effi se réjouit de laisser derrière elle la maison hantée. Mais Innstetten continue son « éducation ». Les premiers mots qu'il lui adresse à Berlin sont parfaitement révélateurs de son jeu : « Ah, tu as bien choisi, Effi », dit Innstetten, en entrant dans le vestibule, « pas de requin, pas de crocodile et, espérons, pas de fantôme non plus » (« Ach, da hast du gut gewählt, Effi », sagte Innstetten, als er in das Vestibül eintrat, « kein Haifisch, kein Krokodil und hoffentlich auch kein Spuk ». XXIV, 229). Et quelques pages plus loin, il lui raconte que Johanna conserve dans son porte-monnaie le portrait du Chinois, qu'elle a emporté avant de partir de Kessin. Pour Innstetten, le Chinois doit plus que jamais jouer son rôle de surveillant, de chérubin menaçant. (On remarquera la passion de Fontane pour le jeu sur les noms<sup>22</sup> : le Ch initial de *Chinese* et de *Cherub* est tout sauf fortuit, le portrait était au reste tiré d'un abécédaire pour illustrer sans doute la lettre C). Les billets de Crampas (ce nom commence aussi par la lettre C et compte autant de lettres que *Chinese*) conservés dans le meuble de couture reprennent la fonction du Chinois : ils hantent à présent la maison de Berlin tout comme le Chinois hantait la demeure de Kessin et menacent à tout moment Effi. Ce sont eux qui représentent maintenant la mauvaise conscience d'Effi. Cette dernière ne les détruit pas car elle ne peut pas détruire sa (mauvaise) conscience<sup>23</sup> ; elle a intériorisé l'idée que la vérité éclatera au grand jour et qu'elle sera punie. La leçon apprise chez Holzapfel, selon laquelle on noyait les femmes infidèles à Constantinople (fin du chap. 1), n'est toujours pas oubliée.
- 15 Le Chinois, rappelons-le, meurt de ne pas avoir pu épouser la jeune fille qu'il aimait, car celle-ci a été obligée d'accepter un mariage de raison. Innstetten utilise ainsi une figure très proche de sa propre histoire pour terroriser Effi. Il ne s'est pas suicidé, mais il s'en est fallu de peu ([Effi] : Nein, das Leben hat er sich nicht genommen. Aber ein bißchen war es doch so was. I, 9). Il est lui aussi un revenant<sup>24</sup>, son propre revenant, qui retourne sur les lieux de son histoire d'amour pour demander en mariage la fille de celle qui l'a repoussé. Et Effi joue le rôle de revenante de Louise, jeune fille. Mais Innstetten avait, à vingt ans, un caractère tout différent ; Effi l'indique en ces termes : « [...] au fond, tu es, comme le disait un jour mon oncle de Schwantikow, un être de tendresse, né sous l'étoile de l'amour, et l'oncle Belling avait bien raison de le dire. » ([...] du bist eigentlich, wie der Schwantikower Onkel mal sagte, ein Zärtlichkeitsmensch und unterm Liebesstern geboren, und Onkel Belling hatte ganz recht, als er das sagte. XV, 136-137). Le jeune Innstetten, meurtri dans son narcissisme, a renoncé à l'amour ; après des études de droit, une guerre héroïque, il est devenu un haut fonctionnaire de l'empire, représentant les valeurs de la société aristocratique prussienne. Louise était déjà soumise à ces valeurs, qu'elle a transmises à sa fille. Mais en la mariant à son ancien prétendant, elle montre que l'histoire n'est pas terminée, qu'elle va essayer de la vivre par procuration. D'une certaine manière, elle meurt elle aussi à l'amour en épousant Briest. Et c'est peut-être parce qu'ils sont morts l'un et l'autre quand ils se sont quittés, que Louise et Innstetten ne peuvent échanger la moindre parole vivante pendant tout le roman. Ni au cours des premiers chapitres où ils correspondent pour organiser les noces, ni au vingt-quatrième lorsqu'ils se rencontrent à Berlin. Et une fois l'adultère découvert, Innstetten et Effi ne s'adressent

plus la parole non plus. Effi quitte ce monde en demandant à sa mère de dire à Innstetten qu'elle lui pardonne. Elle renvoie ainsi sa mère à son ancien prétendant, qui auront été les deux fantômes hantant sa courte existence, qui l'auront surveillée et punie.

\*

- 16 Lorsque Fontane se déclare intéressé dans les histoires à scandale par ce que ces affaires<sup>25</sup> recèlent de renseignements sur l'état de la société, les mœurs, le politique, il indique une piste interprétative pour son roman. Rappelons que si tous les personnages principaux (et la plupart des personnages secondaires) bénéficient d'un traitement mesuré, c'est sans doute pour mieux faire ressortir l'exemplarité du diagnostic. Louise ne se venge pas<sup>26</sup>, elle utilise sans doute sa fille à son insu pour mieux refouler ses désirs anciens qui perdurent<sup>27</sup> (Fontane suggère au reste l'aveuglement de Louise en lui faisant consulter un ophtalmologiste à Berlin pour des problèmes de vision défaillante) et lorsqu'elle entend Effi lui affirmer combien Innstetten était inapte à l'amour<sup>28</sup>, elle ne peut le supporter. Mais si elle reproche à Effi, sur son lit de mort, d'avoir été l'artisan de son propre malheur, ce n'est pas par sadisme mais plutôt parce qu'elle est elle-même prise dans un cycle de violence qui la dépasse et qu'elle reproduit. Les femmes subissent une « situation de contrainte » dans le mariage (« [...] daß die Frau in einer Zwangslage sei. » V, 43), les hommes ne cherchent pour les uns qu'à vivre le mieux possible sans se poser trop de questions (Briest), pour les autres ils défendent les valeurs de la société sans y croire (Innstetten, Wüllersdorf) ou profitent au mieux de leur position tout en végétant (Crampas). Cette aristocratie prussienne est condamnée à disparaître : Innstetten et Effi n'ont pas de fils. C'est une fille, Annie, et non un futur officier, qui naît le jour anniversaire de la bataille de Sadowa (Königgrätz) et qu'on baptise dans cette Prusse luthérienne, nouvelle ironie des dates, le jour de la naissance de la Sainte-Vierge et de Napoléon I<sup>er</sup>. Effi ne sera jamais une mère, encore moins un modèle, pour son enfant ; elle ne lui transmet que l'histoire de son malheur. Pauvre Annie !

## NOTES

1. Nous citerons d'après l'édition suivante : Fontane, T. : *Effi Briest*, Stuttgart : Reclam UB, 1999, 337 p., en indiquant le numéro du chapitre en chiffres romains et de la page en chiffres arabes.
2. On trouvera une bibliographie détaillée et actualisée sur le roman dans : Grawe, C. und Nürnberger, H. (Hg.) : *Fontane-Handbuch*, Regensburg : Alfred Körner Verlag, 2000, 1055 p., p. 648-651. Signalons également l'article de M. Masanetz, « Vom Leben und Sterben des Königskindes. *Effi Briest* oder der Familienroman als analytisches Drama », *Fontane Blätter* 72, 2001, p. 42-93.
3. Cf. Nipperdey, T. : *Deutsche Geschichte. 1866-1918. 1. Band : Arbeitswelt und Bürgergeist*, München : Verlag C.H. Beck (1990), 1998, 885 p., p. 21-22.

4. Sur les problèmes de datation voir AUST, H. : *Theodor Fontane*, Tübingen und Basel : A. Francke Verlag, 1998, 250 p., p. 159-160.
5. Cf. Zimmermann, R.C. : « Was hat Fontanes "Effi Briest" noch mit dem Ardenne-Skandal zu tun ? Zur Konkurrenz zweier Gestaltungsvorgaben bei Entstehung des Romans », *Fontane Blätter* 64, 1997, p. 89-109.
6. Cf. Böschstein, R. : « Caecilia Hexel und Adam Krippenstapel. Beobachtungen zu Fontanes Namengebung », *Fontane Blätter* 62, 1996, p. 31-57, p. 48.
7. Dans une lettre à Spielhagen (21.2.1896), Fontane insiste sur la signification de l'appel « Effi, komm » dans l'élaboration du roman : « Die ganze Geschichte ist eine Ehebruchsgeschichte wie hundert andere mehr, als mir Frau L[essing] davon erzählte, weiter keinen Eindruck auf mich gemacht, wenn nicht (vergl. das kurze 2. Kapitel) die Szene, bes. die Worte : « Effi, komm » darin vorgekommen wären. Das Auftauchen der Mädchen an den mit Wein überwachsenen Fenstern, die Rotköpfe, der Zuruf und das Niederducken und Verschwinden machten *solchen* Eindruck auf mich, daß aus *dieser* Szene, die ganze lange Geschichte entstanden ist. » In : *Fontanes Briefe in zwei Bänden*, hg. von G. Erler, Berlin und Weimar, 1968, 2. Bd., p. 339 sq.
8. Les titres des romans de Fontane montrent qu'il utilise toutes les possibilités : le nom noble dans sa totalité (*Schach von Wuthenow*), les noms et prénoms des héroïnes (*Grete Minde*, *Frau Jenny Treibel*, *Mathilde Möhring*) ou les prénoms seuls (*Cécile*, *Stine*). Le roman ne s'appelle ni *Effi*, ni *Effi von Briest*, qui auraient été des titres possibles.
9. Nous avons fait la recherche sur le cédérom suivant : *Theodor Fontane, Werke*. Ausgewählt von M. Bertram. Digitale Bibliothek Bd. 6. Berlin : Direktmedia, 1998.
10. Fontane parle d'elle en termes très élogieux : « Die moderne Historie weist kein ähnliches Beispiel von Reinheit, Glanz und schuldlosem Dulden auf, und wir müssen bis in die Tage des früheren Mittelalters zurückgehen, um Erscheinungen von gleicher Lieblichkeit (und dann immer nur innerhalb der Kirche) zu begegnen. Königin Luise dagegen stand inmitten des Lebens, ohne daß das Leben einen Schatten auf sie geworfen hätte. » Fontane, T. : *Wanderungen durch die Mark Brandenburg*, in : *Theodor Fontane, Sämtliche Werke*, hg. von E. Groß, K. Schreinert, R. Bachmann, C. Jolles, J. Neuendorff-Fürstenau, München : Nymphenburger Verlagshandlung, 25 Bde, 1959-1975, Bd. 9, p. 479.
11. Cela apparaît très nettement dans une conversation avec le pharmacien Gieshübler : « Uns, aus den alten Familien, wird das am leichtesten, weil wir, so wenigstens bin ich von meinem Vater und auch von meiner Mutter her erzogen, jede gute Gesinnung, sie komme, woher sie wolle, mit Freudigkeit gelten lassen. Ich bin eine geborene Briest und stamme von dem Briest ab, der, am Tage vor der Fehrbelliner Schlacht, den Überfall von Rathenow ausführte, wovon Sie vielleicht einmal gehört haben... » [...] « Eine Briest also. Und mein Vater, da reichen keine hundert Male, daß er zu mir gesagt hat : Effi (so heiße ich nämlich), Effi, *hier* sitzt es, bloß hier, und als Froben das Pferd tauschte, da war er von Adel, und als Luther sagte : »Hier stehe ich«, da war er erst recht von Adel », *Effi Briest*, VIII, p. 69.
12. « Freilich die adeligen Namen haben oft so was Komisches. »/« Ja, meine Liebe, das haben sie. Dafür sind es eben Adelige. Die dürfen sich das gönnen, und je weiter zurück, ich meine der Zeit nach, desto mehr dürfen sie sich's gönnen. Aber davon versteht ihr nichts, was ihr mir nicht übelnehmen dürft. », *op. cit.*, I, p. 8.
13. « Es waren glückliche Tage gewesen, vor allem auch darin, daß man nicht unter unbequemer und beinahe unstandesgemäßer Verwandtschaft gelitten hatte. », *op. cit.*, IV, p. 22.
14. « Aber mit der Frau von Crampas, übrigens keine Geborne, kann es nichts werden. », *op. cit.*, XIII, p. 116.
15. Sur ce thème, voir Rösel, M. : « Das ist ein weites Feld. » *Wahrheit und Weisheit einer Fontaneschen Sentenz*, Frankfurt/Main. 1997.
16. « Und das hat mir der alte Niemeyer in seinen guten Tagen noch, als ich noch ein halbes Kind war, mal gesagt : auf ein richtiges Gefühl, darauf käme es an, und wenn man das habe, dann

könne einem das Schlimmste nicht passieren, und wenn man es nicht habe, dann sei man in einer ewigen Gefahr, und das, was man den Teufel nenne, das habe dann eine sichere Macht über uns. », *Effi Briest*, XXIV, p. 248.

17. Sur la symbolique chrétienne voir Schuster, P.-K. : *Theodor Fontane : Effi Briest, ein Leben nach christlichen Bildern*, Tübingen : M. Niemeyer, 1978, VIII, 207 p.

18. Sur la figure du Chinois et le contexte historique, voir Utz, P. : « Effi Briest, der Chinese und der Imperialismus. Eine "Geschichte" im geschichtlichen Kontext », *Zeitschrift für deutsche Philologie* 103, 1984, p. 212-224.

19. Cf. lettre du 19 novembre 1895 à J.V. Widmann : « Sie sind der Erste, der auf das Spukhaus und den Chinesen hinweist ; ich begreife nicht wie man daran vorbeisehen kann, denn erstlich ist dieser Spuk, so bilde ich mir wenigstens ein, an und für sich interessant und zweitens, wie Sie hervorgehoben haben, steht die Sache nicht zum Spaß da, sondern ist ein Drehpunkt für die ganze Geschichte. » In : Fontane, T. : *Briefe*, hg. von O. Drude und H. Nürnberger, Carl Hanser Verlag, München, 1982, IV, p. 506.

20. C'est le mode de résolution du conflit dans le premier roman berlinois de Fontane, *L'Adultera* (1880).

21. Cf. Dyck, J., Wurth, B. : « "Immer Tochter der Luft". Das gefährliche Leben der Effi Briest », *Psyche* 39, 1985, p. 617-633.

22. Cf. Böschenstein, R., *op. cit.*, *passim*.

23. Dans une lettre à H. Wichmann du 24 avril 1896, Fontane écrit : « Ja, die nicht-verbrannten Briefe in Effi ! Unwahrscheinlich ist es gar nicht, dergleichen kommt immerzu vor, die Menschen können sich nicht trennen von dem, woran ihre Schuld haftet. » In : *op. cit.*, *Briefe*, IV, p. 557.

24. Cf. Böschenstein, R., *op. cit.*, p. 47.

25. Cf. lettre du 2 juillet 1894 à F. Stephany, écrite après avoir achevé *Effi Briest* : « Die Details [solcher Skandalgeschichten] sind mir ganz gleichgültig [...] aber der Gesellschaftszustand, das Sittenbildliche, das versteckt und gefährlich Politische, das diese Dinge haben [...], das ist es, was mich so sehr daran interessiert. » In : *op. cit.*, *Briefe*, IV, p. 370.

26. C'est la thèse défendue par Thum, R.H. : « Symbol, motif and Leitmotiv in Fontane's *Effi Briest* », *The Germanic Review* 54, 1979, p. 115-124.

27. Cf. Miething, C. : « Drei Frauen, drei Romane, dreimaliger Tod. Eine Reflexion zum Problem des Schönen in der Moderne », *Sinn und Form* 46, 1994, p. 341-366, ici p. 364.

28. Cf. Greenberg, V.D. : « The resistance of Effi Briest : an (untold) tale », *Publications of the Modern Language Association* 103, 1988, p. 770-782.

---

## RÉSUMÉS

La contribution se propose d'aborder le thème de l'éducation dans le roman en interrogeant principalement le rapport spéculaire entre Effi et sa mère. Le personnage d'Effi est construit par Fontane comme une Louise en miniature. L'étude comparative des noms (Effi, Louise), de l'aspect physique (taille, allure), de la tenue vestimentaire et des caractères fait ressortir l'écart entre la femme-enfant qui subit son destin et la femme du monde qui entend diriger le sien. Le mariage arrangé, pervers, qui fait d'Effi la revenante de Louise jeune ne peut mener qu'à l'échec. L'éducation à la Innstetten complète celle prodiguée par les parents d'Effi et le pasteur Niemeyer. Le fantôme du Chinois exerce une fonction de surveillance, puis, métaphore de la mauvaise

conscience d'Effi, une fonction de punition. Les valeurs répressives dominantes de la société wilhelminienne sont intériorisées par tous les personnages ; la violence faite aux uns et aux autres (mariage arrangé, adultère, duel, exclusion sociale...) est avant tout le produit de l'acceptation de normes de comportement d'une société dominée par l'esprit militaire et non celui du sadisme de tel ou tel personnage.

Der vorliegende Beitrag versucht an das Thema der Erziehung in *Effi Briest* heranzugehen, indem er in erster Linie den Spiegelcharakter des Effi-Luise-Verhältnisses untersucht. Die Romanfigur Effi wird von Fontane als verkleinertes Abbild ihrer Mutter entworfen. Die vergleichende Analyse der Namen (Effi, Luise), der körperlichen Erscheinung (Gestalt, Auftreten), der Art sich zu kleiden und der Charaktere läßt den Unterschied erkennen zwischen der sich in ihr Schicksal ergebenden Kindfrau und der *femme du monde*, die nicht gedenkt, andere über ihr Leben entscheiden zu lassen. Die arrangierte und grundlegend perverse Vernunftehe, die Effi Luises Erfahrungen in jungen Jahren wiedererleben läßt, kann nur zum Scheitern führen. Die Erziehungsmethode à la Innstetten ergänzt die ihrer Eltern und Pastor Niemeyers. Der « Spuk » erfüllt zuerst eine Funktion der Überwachung und schließlich, als Metapher von Effis schlechtem Gewissen, der Bestrafung. Die dominierenden repressiven Werte der wilhelminischen Gesellschaft werden von allen Figuren verinnerlicht ; fast alle Personen sind aber auch Opfer gesellschaftlicher Gewalt (arrangierte Ehe, Ehebruch, Duell, Ausschluß aus der Gesellschaft...), Ergebnis der allgemeinen Anerkennung von Verhaltensnormen einer vom Geist des Militarismus beherrschten Gesellschaft und nicht etwa Ausdruck sadistischer Regungen irgendeiner Romanfigur.

AUTEUR

MICHEL GRIMBERG

Université de Picardie Jules Verne – Amiens